JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : La petite Jeanne

Retournons au manoir et suivons la pensée
D'Angèle, sur le banc où nous l'avons laissée,
A l'heure où le village entrait dans le repos,
Assise à son rouet qui ronflait dans l'enclos
Tout rempli de mystère obscur et d'ombre noire ;
Là, nous la retrouvons attristant sa mémoire.
Ses sombres souvenirs, encore douloureux,
S'adoucissent pourtant. Comme l'air vaporeux,
Le temps, sur les lointains du passé, met ses voiles
Où les bonheurs ainsi que les claires étoiles,
Étant lumière, sont les derniers effacés.
Et de ses longs chagrins lentement émoussés,
Son cœur pur n'a gardé qu'une immense tendresse ;
Un sublime besoin de dévoûment l'oppresse,
Et, tout blessé qu'il est, ce cœur frémit d'amour.
Ineffable rosée, il épand, alentour,
La divine bonté de toutes ses blessures :
Le malheur n'avilit que les viles natures.
D'ailleurs bientôt sourit un coin de ciel serein
Dont la douce clarté tempéra son chagrin.
Les soins de son enfant y firent une trêve.
Après la triste nuit, c'est l'aube qui se lève :
Sous le rose soleil qui flambe à l'orient,
Les fantômes ont fui, car, dans l'azur riant,
Le fragile oiseau chante à l'astre qui l'inonde ;
Or, le soleil d'Angèle est une tête blonde.

Rien n'avait assombri l'enfance de Bruno,
Car cet enfant superbe, et gai comme un moineau,
Grandit obscurément, charme de la chaumière
Que ses yeux éclairaient d'une pure lumière.
C'était un gros garçon rieur et qui, lui seul,
Regardait sans effroi le taciturne aïeul.
Il but très peu du fiel dont la nature abreuve
Les pauvres innocents. Vainqueur à chaque épreuve,
Il résista sans peine aux communs accidents
Tels que muguet, rougeole, et coqueluche, et dents.

A cinq ans, tout à coup, il cessa son ramage.
Angèle, s'alarmant de le trouver trop sage,
De le voir au jardin, toujours silencieux,
S'amuser longuement d'un jouet sérieux,
Se dit : « Pour réveiller son humeur endormie,
« Il faudrait à l'enfant une petite amie. »
Et Marthe, consultée, avait aussi trouvé
L'enfant bien solitaire ; elle avait approuvé
Le projet, ajoutant : « Un enfant de son âge,
« Angèle, ne se peut trouver au voisinage ;
« A votre place, moi, j'irais demander un
« De ces pauvres enfants trouvés ; prenez-le brun,
« Le petit étant blond. Un enfant de l'hospice,
« D'ailleurs, loin d'être à charge, apporte un bénéfice. »
C'est pourquoi le manoir avait, un beau matin,
Abrité sous son toit notre petit lutin.
Et bien qu'elle fût loin de la trouver gentille,
Angèle avait choisi, tout d'abord, cette fille,
Ignorant elle-même à quel charme secret
Attribuer son vif et soudain intérêt.

De sauvages parents, dans quelque fauve zone,
Avaient pu seuls créer cette enfant noire et jaune,
Et dure et maigre avec de farouches sourcils ;
Tandis que reluisaient, sous de ténébreux cils,
Des yeux très noirs jetant de sombres étincelles.

Devant cet être grêle, aux ardentes prunelles,
Le vieux contrebandier, retenu dans son lit,
Avec un grognement lugubre tressaillit.
Mais le petit Bruno poussa des cris de joie ;
Il accourut, les bras tendus, vers Jeanne en proie
A cette anxiété qui serre le jarret
D'un levraut effaré sous l'œil du chien d'arrêt.
Sur sa joue il posa sa bouche rose et fraîche.
Mais la farouche enfant, de plus en plus revêche,
Voûtant son maigre dos qu'elle avait appuyé
Contre le mur, le cou par la stupeur ployé,
Restait là, l'œil ouvert et la lèvre nerveuse.

« La petite n'est pas, dit Marthe, cajoleuse,
« Mais si vous l'aimez bien, la gaîté lui viendra,
« Et c'est par la douceur qu'on l'apprivoisera. »

Cependant, tout à coup, prise de folle rage,
Tel qu'un fauve captif aux barreaux de sa cage,
Ivre de désespoir, se heurte à se tuer,
Impétueusement, Jeanne va se ruer
Sur la porte de bois que laboure son ongle,
Criant comme une bête arrachée à sa jungle.
Et le naïf Bruno, consterné, restait coi,
Immobile, observant d'un regard plein d'effroi,
Ces petits poings crispés battant la porte sourde.
La prenant dans ses bras, — l'hirondelle est plus lourde —
Malgré ses cris, ses bonds de furieux lutin,
Angèle la porta sur l'herbe du jardin.

Et Jeanne commençait sa quatrième année.
Le grand air la calma. D'abord, tout étonnée,
Elle tourna la tête et jeta sur les fleurs
Ses grands yeux de chevreuil encor noyés de pleurs,
Qui, parmi les muguets, les œillets et les roses,
Comme deux fleurs de jais subitement écloses,
Sourirent emperlés de larmes dans le jour.

Bruno l’avait suivie et pleurait à son tour.

Qui n’aime ces jardins des humbles dont les haies
Sont de neige au printemps, puis s’empourprent de baies
Que visite le merle à l’arrière-saison ;
Où dort, couvert de mousse, un vieux pan de maison
Qu’une vigne gaîment couronne de sa frise,
Sous la fenêtre étroite et que le temps irise,
Où des touffes de buis d’âge immémorial
Répandent leur parfum austère et cordial,
Où la vieillesse rend les groseilliers avares ;
Jardinets mesurant à peine quelques ares,
Mais si pleins de verdeurs et de destructions
Qu’on y suivrait le fil des générations ;
Où près du tronc caduc et pourri qu’un ver fouille,
Les cheveux allumés, l’enfant vermeil gazouille ;
Où, vers le banc verdi, les bons vieillards tremblants
Viennent, sur leur béquille appuyant leurs pas lents
Et gardant la gaîté, — car leur âme presbyte
Voit mieux les beaux lointains que la lumière habite, —
D’un regard déjà lourd de l’éternel sommeil,
Tout doucement sourire à leur dernier sommeil ?